

Chapitre 6

Ce même jour, en fin de soirée, Dimitra quittait le Pirée à bord du Mytilène, le fleuron de la flotte de la compagnie Nel Lines basée à Lesbos, et composée uniquement de ferry-boats. Mélancolique, son modeste bagage posé à côté d'elle, elle observait à travers la vitre du salon de 1^e classe le long serpent lumineux des véhicules qui, tous phares allumés, s'enroulaient dans le ventre du monstrueux bateau. Le port de la capitale grecque grouillait d'animation. Les ferry nationaux, véritables liens ombilicaux qui relient les îles au continent, allaient et venaient, signalaient leur départ ou leur arrivée d'un concert de sirènes, comme ils le faisaient chaque jour, indifférents à la nuit qui enveloppait Athènes et aux passagers endormis des paquebots de luxe qui faisaient escale au Pirée avant de repartir le lendemain vers une nouvelle destination.

La veille, Dimitra avait attendu en vain un coup de téléphone de Thierry. Aussi, avant son départ, avait-elle plusieurs fois essayé de l'appeler à son domicile à Paris. Peine perdue. Pour la première fois de sa vie, elle avait tenté de le joindre à l'Alliance. Sa secrétaire s'était contentée de grogner qu'il était absent depuis quelques jours et qu'elle ignorait quand il rentrerait.

" Elle a sans doute des ordres " se dit la jeune femme.

Elle s'interrogeait. Où pouvait bien être Thierry ? En déplacement à l'étranger, comme cela lui arrivait plusieurs fois par an ? ...

Lassée par le spectacle du port auquel elle était habituée depuis des années, elle descendit jusqu'au salon de la 3^e classe, encore désert à cette heure, où elle prit place dans un fauteuil inconfortable. Elle plongea ensuite la main dans son sac de voyage, en sortit un mince volume, et se mit à lire.

Les passagers commençaient à arriver : mères de famille entourées d'essaims d'enfants bavards, maris encombrés de vieilles valises et de ballots colorés, grands-parents ahuris, essoufflés par les escaliers raides du navire. Ils s'agglutinaient à la porte du salon, se bousculaient, braillaient, s'injuriaient, comme si la vaste pièce était trop petite pour les accueillir tous. Dimitra attira son bagage à elle, se recroquevilla sur son siège pour échapper à ce flot humain déchaîné.

Une imposante paysanne s'assit à côté d'elle. Après avoir réussi, non sans difficulté, à caser son imposante carcasse, elle loucha en direction de sa voisine qu'elle trouvait manifestement déplacée dans ce lieu ; le livre d'abord, les vêtements ensuite. Dimitra semblait en effet détonner dans cette pauvre clientèle du bateau, composée de petites gens qui regagnaient leur île. Elle avait revêtu pour voyager un ensemble noir de velours finement côtelé qui mettait en valeur son corps gracieux. Un foulard bleu ciel emprisonnait sa lourde chevelure. Il était assorti à l'azur du pull à col roulé qu'elle portait sous sa veste et qui éclairait sa silhouette. La grosse femme ouvrit la bouche pour lui demander ingénument pourquoi elle n'avait pas loué une cabine, se ravisa et continua, les yeux grands ouverts de curiosité, à inspecter les autres passagers. Elle avait du pain sur la planche, le salon étant déjà aux trois quarts plein. Plongée dans sa lecture, Dimitra semblait ignorer le tohu-bohu environnant. Elle y était accoutumée ; elle voyageait toujours en 3^e, non par avarice mais par économie, son salaire lui suffisant tout juste à vivre décemment, et à aider sa famille dont les revenus étaient depuis toujours limités. Deux fois l'année cependant, elle s'accordait une pause dans son existence de pauvre, courait les fins de soldes, et renouvelait sa maigre garde-robe, conservant à l'intention de sa sœur cadette qui avait la même taille qu'elle, les vêtements de la saison précédente.

Le tohu-bohu atteignit son apogée au moment précis où le bateau quitta le port : crissements des fermetures éclairs des sacs, éclatements des sachets de pommes de terre frites, explosions des capsules de bière et de coca cola, hurlements d'enfants se disputant un fruit ou un triangle

de fromage, coups de gueule des parents essayant de rétablir un semblant d'ordre ! C'était l'heure joyeuse où les passagers, bien installés et assurés de partir, s'octroient un casse-croûte en guise de dîner.

Le repas achevé, on se prépara pour la nuit. On sortit des ballots les couvertures, et chacun s'entortilla dans cette literie improvisée. Dimitra obéit à la règle commune. Après avoir croqué une pomme, elle abandonna son livre, s'enveloppa soigneusement dans un plaid, et chercha le sommeil...